

ESPÈCE D'ESPACE

L'ART ET LA MANIÈRE DES MONTAGNES

AVEC ALAIN BENZONI, DIRECTEUR DU THÉÂTRE DE LA TOUPINE

PAR | JEAN-CHRISTOPHE CANIVET ET EMMANUELLE CASTANG

La Toupine, c'est une grosse machine menée de front par Alain Benzoni. Personnalité incontournable du secteur et du département, Benzo est de ces hommes qui avancent avec la conviction féroce que tout le monde a le droit aux arts et à la culture. Sa devise, imprimée sur son papier à en-tête : avoir des rêves assez grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu'on les poursuit. La compagnie, implantée à Évian, en Haute-Savoie, fête ses 40 ans d'existence et organise trois événements sur le territoire, dont le festival Au bonheur des Mômes qui est depuis 1991 une référence sur le plan européen pour le jeune public. Au bord du lac Léman, la compagnie est installée dans un ancien collège restauré sur fonds propres par l'équipe, presque uniquement à partir d'éléments de récupération. Tel un cimetière d'éléphants, des sculptures géantes en bois flotté, pouvant peser jusqu'à cinq tonnes, somnolent dans un espace en plein air à l'arrière du bâtiment, attendant d'être réutilisées pour les événements organisés par la compagnie, notamment le Fabuleux village des Flottins.

Alain Benzoni est né dans ces montagnes. Au collège à Thonon-les-Bains, il découvre le théâtre dans l'une des quatre premières maisons de la culture mises en place par André Malraux. « À l'époque, c'était un phare. Les gens venaient d'Annecy en car, de Genève, de Lausanne pour voir les spectacles parce que ça se passait là, à Thonon. J'ai grandi là-dedans. » C'est la fin des années 60, tous types d'expérimentations théâtrales sont accueillis. Puis l'équipe permanente de la maison de la culture est remerciée : elle a participé aux manifestations de 1968, ce n'est pas du goût des élus. La maison de la culture est fermée puis ré-ouverte en 69 sous le nom de Maison des Arts et Loisirs sous l'autorité de la Ville qui a refusé l'argent de l'État.

Une histoire de montagnard

De son côté, Alain Benzoni monte d'abord une compagnie amateur, puis décide d'en faire son métier en créant la Toupine en 1977. Il est logique pour lui de l'installer là, en Haute-Savoie : il tient à ses racines. « Moi je viens de Morzine et de Chamonix, les montagnes ça me cause. Je suis de là. » Et puis il y a tout à faire : il y a peu de compagnies sur le département, tout reste à inventer dans ces années 70. Il vit sa passion du théâtre avec militantisme et tourne intensément. Le plus important pour la troupe, c'est de jouer le plus possible, partout en France, en touchant un maximum de gens, quelles que soient les conditions financières. « Au début, on a monté des spectacles dans les écoles, on était virés par les flics parce qu'on était trop subversifs. Puis au bout de 10 ans, on est devenu intermittents comme tout le monde parce que si on voulait continuer il fallait rentrer dans certaines cases. » La compagnie tourne énormément à cette époque et l'envie naît de faire venir ce qu'ils découvrent dans les festivals. « C'est important d'exister sur un territoire et d'en sortir. C'est très important parce que des fois on se sclérose sur le territoire. »



Le Fabuleux village des Flottins.

Investir le territoire artistiquement

En 1985, la compagnie crée le festival En culotte courte qui préfigurera Au Bonheur des mômes. Entre les deux, en 1987, le festival est interrompu : « On était trop rock n'roll ! ». Sur proposition du nouveau maire, il relance le festival en 1991 au Grand-Bornand avec deux conditions : être coproducteur du festival pour garder une entière liberté de manœuvre, et avoir un arrêté municipal « qui interdit tout vendeur de ballons Mickey, de saloperies de cacahuètes, et de merdouilles, parce que les gamins sont des portemonnaie à pattes et nous, on ne prend pas les gamins pour des cons et on n'est pas une foire ! ».

Autre événement important pour la compagnie : le Fabuleux village des Flottins, avec des sculptures géantes en bois flotté, imaginé en 2007 en lieu et place d'un marché de Noël. Il s'agit de développer, de nouveau sur proposition du maire, un événement qui colle au territoire. « J'étais assis au bord du lac et il y en avait autour de moi. Ce bois, pendant les guerres,

à chauffé les gens d'ici. Il a une histoire ce bois, une histoire forte. »

Et depuis 2004, il y a également le lieu qui sert d'espace de travail à la compagnie et où elle accueille du monde en continu : des compagnies amies qui ont besoin de travailler au plateau ou à l'atelier, des lycéens du département en apprentissage, des apprentis marionnettistes... L'espace est doté d'un lieu de répétition, de deux ateliers, d'espaces de stockage, de bureau. « Avoir un lieu comme ça, c'est magique. On a dix postes à souder différents, on peut découper la tôle, on s'est équipés petit à petit, mais tout est possible ici, on peut tout construire. C'est important par rapport au lieu. On a peur de rien, il n'y a pas de limite. La seule limite qu'il pourrait y avoir, c'est l'argent, mais l'argent on se débrouille. On peut trouver autrement. On échange. Si on veut, on peut. » Ils ne sont pas institutionnalisés comme lieux de création et ne le souhaitent pas. Ils veulent rester autonomes dans la gestion de leur équipement, et surtout ne pas rendre de comptes.

Les spectacles sur les routes

La Toupine, c'est un noyau dur d'une quinzaine d'intermittents et de cinq permanents. « Il y a une âme ici. On n'engage pas des gens qui viennent cachetonner sur un truc et qui repartent. » Ce noyau participe tant aux spectacles de la compagnie qu'aux événements qu'elle organise, où peuvent les rejoindre jusqu'à 25 comédiens et musiciens.

Côté création, pendant plus de 30 ans la Toupine tourne des spectacles de marionnette en fixe ou déambulatoire avec des grosses équipes puis décide en 2005 de passer à autre chose : des installations sous forme de manèges et de jeux. La marionnette a toujours été le cœur de projet de la compagnie, car elle permet de faire des spectacles avec de nombreux personnages. « Pour moi, [la marionnette] c'est quelque chose d'important parce que tu passes à travers. À travers la forme, l'objet, tu peux passer plein de choses, plein d'émotions. Tu peux emmener les gens vers plein d'univers. » Et puis il y a quelque chose d'éphémère.

La compagnie s'essaye d'ailleurs, pour sa prochaine création, à un carrousel déstructuré avec des animaux en tôle équipés d'une clé à l'arrière, dans l'esprit des jouets des années 60, où les publics seront autonomes et partiront dans la ville avec leurs enfants sur un des personnages du manège. « Ça devient 10 spectacles déambulatoires qui traversent la ville, et les promeneurs regardent les gens passer. Le public devient comédien. » Elle souhaite, avec cette proposition, créer une interaction entre le parent et l'enfant.

« La culture pour tout le monde, j'y crois encore. On a tourné dans les réseaux MJC, MJEP. C'est la culture populaire qui nous a mis sur orbite, qui nous a fait tourner. »

Donner du sens à l'action

Homme d'engagement, c'est la nécessité de rendre les arts accessibles à tous qui donne à Alain Benzoni la force et l'envie d'inventer. Et son obstination paye : il a le soutien de sa Ville, du Département et de la Région, même si 90 % de son budget est constitué de fonds propres. Pour lui, il est évident que rien ne se construit seul : il travaille avec et pour les populations qui habitent le territoire. Et ce, aussi bien pour les projets culturels que pour les spectacles. En tant que créateur, il travaille pour le public. Il a d'ailleurs choisi la rue comme territoire de jeu. Pour lui, on n'est rien sans le public, et c'est important qu'il soit le plus large possible... c'est le défi du spectacle de rue. « Le banquier qui sort de la banque avec son attaché case et qui voit un attroupement, il faut le scotcher ! Lui, c'est un public très dur parce qu'il n'a pas payé sa place de spectacle, tu dois l'attraper, il doit s'arrêter, poser son attaché case. »



Festival Au bonheur des mômes.

La Toupine travaille également beaucoup avec les partenaires sociaux du territoire dans le cadre des événements qu'elle met en place. Ils ont par exemple imaginé une boisson, l'élixir des Flottins, pour un de leurs événements : « C'est du jus de pomme. Il y a 50 % des pommiers qui ne sont pas ramassés dans le coin. Donc, j'ai contacté tous les maires en leur disant de contacter leurs concitoyens à qui appartiennent les terrains pour nous donner les pommes. Les gamins des écoles viennent ramasser les pommes chez les habitants et les stockent. Et au mois de décembre, je fais venir une unité du lycée agricole d'Annecy qui presse les pommes en direct pendant une semaine, et les gamins repartent avec leur bouteille de jus de pomme. On fait un concours d'étiquettes et ils revendent leurs bouteilles de jus de pomme dans leur école ou dans le village, et il faut que l'argent de la revente permette à l'école de faire quelque chose de culturel, ou un voyage, ou d'acheter quelque chose. Ça fait parti du projet des Flottins. » Toujours donner du sens.

La Toupine a monté dans cet esprit des manifestations décalées pouvant mobiliser jusqu'à 4 000 personnes avec des slogans comme « Jettes ta zapette, mange de la tartiflette », « On veut du bonheur », ou encore « Lâche tes écrans, viens voir du vivant ». Cette dernière action a donné lieu à la sortie d'un album de chansons inclus dans un livret pédagogique distribué gratuitement lors du festival Au bonheur des Mômes. Alain Benzoni en est très fier, car aujourd'hui toutes les écoles du Département travaillent avec cet outil sur le danger des écrans, et l'idée d'élargir cette action à l'ensemble de la région est en discussion. « On a des choses à dire quand même en tant que compagnie, c'est important de faire passer des petits messages, sans jamais se prendre au sérieux. »

Aujourd'hui, ce n'est pas uniquement par le biais de sa compagnie ou de ses événements que la Toupine travaille avec les acteurs de son territoire : cette année, elle a fait appel à une autre compagnie de la région, la Fabrique des petites utopies, pour mener une action avec des personnes en situation de handicap en vue d'une création présentée au festival du Grand-Bornand.

Pour Alain Benzoni, le sens passe aussi par l'accueil que l'on réserve aux compagnies et aux spectateurs. Il introduit tous les spectacles des festivals, car il envisage les événements qu'organise sa structure comme des moments de rencontre, où des compagnies et des spectateurs vont faire connaissance, tels des amis que l'on présenterait les uns aux autres.

« Quand t'aimes ce que tu fais, ça roule tout seul. » Il suffit d'avoir des rêves assez grands et de saisir les occasions qui se présentent, les rencontres. Benzo ne s'interdit rien car rien n'est impossible selon lui. Il peste contre le système institutionnalisé de la culture, car il a le sentiment qu'il y a une culture pour les élites, portée par une élite, et une culture pour le reste, les autres. « La culture pour tout le monde, j'y crois encore. On a tourné dans les réseaux MJC, MJEP. C'est la culture populaire qui nous a mis sur orbite, qui nous a fait tourner. »

Les tripes : le meilleur outil d'évaluation

Pour Alain Benzoni, les élus et techniciens des collectivités ne peuvent évaluer les projets proposés par les acteurs culturels qu'en allant les vivre. Qu'en sortant de leur bureau pour aller sur le terrain voir ce qui s'y passe, en voyant les visages des spectateurs, adultes comme enfants. « La seule bonne évaluation c'est par les tripes, par le fait de rencontrer les gens. » L'émotion de ce que vit le public n'est pas quantifiable. Pour faire venir ses financeurs, il fonctionne à l'usure : « Je suis comme le roquet, mais je suis gentil, je ne prends pas la cheville, je ne prends que le pantalon, mais je fais drapeau derrière et je ne lâche pas. Et au bout d'un moment ils en ont marre et ils viennent. Mais faut pas lâcher, jamais lâcher ! »

Alain Benzoni se vit comme un clown et ne veut pas se prendre au sérieux. En bon montagnard, il sait que la montagne est toujours plus forte et qu'il ne faut pas faire le malin, comme il dit. Après 40 ans d'existence de la compagnie, la question d'arrêter n'est pas à l'ordre du jour pour lui. « Ce n'est pas mon boulot, c'est ma vie. » ■